

Louis Fréchette

Les oiseaux de neige

Cent et un sonnets



BeQ

Louis-Honoré Fréchette
(1839-1908)

Les oiseaux de neige
Cent et un sonnets

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 170 : version 1.0

Louis Fréchette a publié plusieurs recueils de poésies, des drames et deux recueils de contes, *La Noël au Canada* (1900) et *Originaux et détraqués* (1892). De plus, il a fait paraître plusieurs contes dans différents journaux.

Son oeuvre poétique comprend sept volumes, mais l'auteur a parfois reproduit les mêmes textes (avec quelques petits ajouts ou simplement des corrections) dans différents recueils, de sorte que son oeuvre est moins abondante qu'elle n'y paraît.

- *Mes loisirs* (1963).
- *La voix d'un exilé* (1868).
- *Pêle-mêle* (1877).
- *Fleurs boréales* (1879).
- *Les oiseaux de neige* (1880).
- *La légende d'un peuple* (1887).
- *Feuilles volantes* (1891).

L'édition des *poésies choisies* (en trois volumes), publiée en 1908 par la Librairie Beauchemin, est dite *édition définitive, revue, corrigée et augmentée*.

Les oiseaux de neige

Édition de référence :
Montréal : Librairie Beauchemin, 1908.

Prologue

*Quand le rude Équinoxe, avec son froid cortège,
Quitte nos horizons moins inhospitaliers,
Sur nos champs de frimas s'abattent par milliers
Ces visiteurs ailés qu'on nomme OISEAUX DE NEIGE.*

*De graines nulle part, nul feuillage aux halliers.
Contre la giboulée et nos vents de Norvège,
Seul le regard d'en haut les abrite, et protège
Ces courriers du soleil en butte aux oiselières.*

*Chers petits voyageurs, sous le givre et la grêle,
Vous voltigez gaîment, et l'on voit sur votre aile
Luire un premier rayon du printemps attardé.*

*Allez, tourbillonnez autour des avalanches ;
Sans peur, aux flocons blancs mêlez vos plumes blanches :
Le faible que Dieu garde est toujours bien gardé.*

(1879)

Paysages

Les Mille-Îles

Massifs harmonieux, édens des flots tranquilles,
D'oasis aux fleurs d'or innombrables réseaux,
Que la vague caresse et que les blonds roseaux
Encadrent du fouillis de leurs tiges mobiles.

Bosquets que l'onde berce au doux chant des oiseaux,
Des zéphirs et des nids pittoresques asiles,
Mystérieux et frais labyrinthe, Mille-Îles,
Chapelet d'émeraude égrené sur les eaux.

Quand la première fois je vis, sous vos ombrages,
Les magiques reflets de vos brillants mirages,
Un chaud soleil de juin dorait vos verts abris ;

D'enivrantes senteurs allaient des bois aux grèves ;
Et je crus entrevoir ce beau pays des rêves
Où la sylphide jingle avec les colibris.

(1870)

Le Niagara

L'onde majestueuse avec lenteur s'écoule ;
Puis, sortant tout à coup de ce calme trompeur,
Furieux, et frappant les échos de stupeur,
Dans l'abîme sans fond le fleuve immense croule.

C'est la Chute ! son bruit de tonnerre fait peur
Même aux oiseaux errants, qui s'éloignent en foule
Du gouffre formidable où l'arc-en-ciel déroule
Son écharpe de feu sur un lit de vapeur.

Tout tremble ; en un instant cette énorme avalanche
D'eau verte se transforme en monts d'écume blanche,
Farouches, éperdus, bondissant, mugissant...

Et pourtant, ô mon Dieu, ce flot que tu déchaînes,
Qui brise les rochers, pulvérise les chênes,
Respecte le fétu qu'il emporte en passant.

(1868)

Les « marches naturelles »

Encaissé dans un lit aux arêtes rugueuses,
Entre deux pans abrupts rongés par le courant,
Tout au fond d'un ravin sinueux, le torrent,
Avec un bruit confus, roule ses eaux fougueuses.

Du rivage escarpé jusqu'au bois odorant,
Dont l'ombre couvre au loin ces grèves rocailleuses,
Des gradins encadrés de sapins et d'yeuses,
Taillés dans le granit, s'élèvent rang par rang.

Mystérieux degrés, colossales assises,
Vastes couches de roc bizarrement assises,
Dites, n'êtes-vous pas les restes effondrés

D'une étrange Babel aux spirales dantesques,
Ou bien quelque escalier aux marches gigantesques
Bâti pour une race aux pas démesurés ?

(1871)

Le cap Trinité

C'est un bloc écrasant dont la crête surplombe
Au-dessus des flots noirs, et dont le front puissant
Domine le brouillard, et défie en passant
L'aile de la tempête et le choc de la trombe.

Énorme pan de roc, colosse menaçant
Dont le flanc narguerait le boulet et la bombe,
Qui monte d'un seul jet dans la nue, et retombe
Dans le gouffre insondable où sa base descend.

Quel caprice a dressé cette sombre muraille ?
Caprice ! qui le sait ? Hardi celui qui raille
Ces aveugles efforts de la fécondité !

Cette masse nourrit mille plantes vivaces ;
L'hirondelle des monts niche dans ses crevasses ;
Et le monstre farouche a sa paternité.

(1873)

Le Montmorency

Au détour du courant où le flot qui la ronge
Embrasse les contours de l'Île d'Orléans,
Comme une tombe énorme, entre deux géants,
La blanche cataracte au fond du gouffre plonge.

Indicibles attraits des abîmes béants !
Imposantes rumeurs que la brise prolonge !
Lourds flocons écumeux qui passez comme un songe,
Et que le fleuve emporte aux mornes océans !

Spectacle saisissant, grandiose nature,
À vous interroger quand l'esprit s'aventure,
On retombe sans fin dans un trouble nouveau ;

Le bruit, le mouvement, le vide, le vertige,
Tout cela va, revient, tourbillonne, voltige,
Ivre et battant de l'aile aux voûtes du cerveau.

(1865)

Le lac de Beloeil

À Mlle C. D.

Qui n'aime à visiter ta montagne rustique,
Ô lac qui, suspendu sur vingt sommets hardis,
Dans ton lit de joncs verts, au soleil resplendis,
Comme un joyau tombé d'un écrin fantastique ?

Quel mystère se cache en tes flots engourdis ?
Ta vague a-t-elle éteint quelque cratère antique ?
Ou bien Dieu mit-il là ton urne poétique
Pour servir de miroir aux saints du paradis ?

Caché comme un ermite en ces monts solitaires,
Tu ressembles, ô lac, à ces âmes austères
Qui vers tout idéal se tournent avec foi.

Comme elles aux regards des hommes tu te voiles ;
Calme le jour, le soir tu souris aux étoiles...
Et puis il faut monter pour aller jusqu'à toi.

(1871)

Le Saguenay

Cela forme deux rangs de massifs promontoires,
Gigantesque crevasse ouverte, aux premiers jours,
Par quelque cataclysme, et qu'on croirait toujours
Prête à se refermer ainsi que des mâchoires.

Au pied de caps à pic dressés comme des tours,
Le Saguenay profond roule ses ondes noires ;
Parages désolés pleins de mornes histoires,
Fleuve mystérieux plein de sombres détours.

Rocs foudroyés, sommets aux pentes infécondes,
Sinistres profondeurs qui défiez les sondes,
Vaste mur de granit qu'on nomme *Éternité*,

Comme on se sent vraiment chétif, quand on compare
À vos siècles les ans dont notre orgueil se pare,
Et notre petitesse à votre immensité !

(1875)

Le cap Tourmente

Robuste, et largement appuyé sur sa base,
Le colosse trapu s'avance au sein des flots ;
Sur son flanc tout couvert de pins et de bouleaux
Un nuage s'étend comme un voile de gaze.

Sur son vaste sommet, de merveilleux tableaux
Se déroulent devant le regard en extase ;
Et vous suivez des yeux chaque voile qui rase,
Dix-huit cents pieds sous vous, le fleuve aux verts îlots.

Autrefois c'était là presque un pèlerinage.
Un jour, il m'en souvient, collégiens en nage,
Nous gravâmes gaîment ses agrestes sentiers.

Je crois revoir encor notre dîner sur l'herbe
Qui tapisse ta croupe immense, ô mont superbe ;
Et je rêve à l'aspect de tes plateaux altiers.

(1877)

Le rapide

L'eau qui se précipite en énorme volume,
Heurtant l'angle des rocs sur leur base tremblants,
Avec de longs cris sourds roule en tourbillons blancs :
C'est le fleuve qui prend sa course dans la brume.

Comme un cheval fougueux dont on saigne les flancs,
Il se cabre d'abord, puis court, bondit, écume,
Et va dans le lointain cacher son flot qui fume,
Sous le rocher sonore ou les grands bois ronflants.

De partout l'on entend monter des clameurs vagues ;
On voit de gros oiseaux pêcheurs suivre les vagues
De remous en remous, plongeant et tournoyant ;

Par un dernier effort cramponnés au rivage,
De vieux troncs rabougris penchent leur front sauvage,
Noirs fantômes, au bord de l'abîme aboyant.

(1870)

Le lac de Beauport

Ô frais miroir ! Sa nappe humide se découpe
Dans les sables un lit paisible au creux d'un val ;
Des montagnes lui font un cadre sans rival,
Et dans son flot dormant doublent leur ronde croupe.

Sur la rive, un balcon d'aspect oriental
Émerge d'un massif d'érables qui se groupe
Au fond de l'anse où dort une svelte chaloupe
Dont le flanc touche à peine au limpide cristal.

C'est le lac de Beauport, ce joyau solitaire,
Ce petit coin béni, ce paradis sur terre,
Ce croquis merveilleux, ce délicat pastel,

Où la blonde légende, en repliant ses voiles,
Laisa tomber, avant de monter aux étoiles,
De sa robe d'azur un reflet immortel.

(1864)

Caughnawaga

C'est le dernier soupir d'un monde agonisant.
Venez voir ces débris des antiques peuplades,
Anciens rois du désert, terribles ancélades
Écrasés sous le poids des choses d'à présent.

Arrêtons-nous ici, non loin de ces cascades.
Regardez ce hameau qui n'a rien d'imposant.
C'est là... Dire qu'on peut visiter en causant
Ces lieux témoins de tant de fauves embuscades...

Est-ce notre regard ou l'histoire qui ment ?
Qu'êtes-vous devenus, guerriers roux des prairies,
Farouches Iroquois ? – Ô désappointement !

Sans même recourir aux moindres jongleries,
Le chef de la tribu, marchand d'épiceries,
Avec l'accent anglais nous parle bas-normand.

(1881)

Spencer Wood

À Mlles Letellier de Saint-Just.

En amont de Québec, on fait la découverte
D'un pavillon tout blanc coquettement posé
Sur l'angle à pic d'un roc au long flanc ardoisé,
Et donc la large épaule est de grands pins couverte.

Plus loin, s'il plonge un peu sur le sommet boisé,
L'oeil aperçoit, au fond d'une clairière verte,
Une altièrè villa dont la porte entr'ouverte
Dresse droit devant vous son tympan pavoisé.

Vaste piazza, sentiers fleuris, fraîches ramures,
Bosquets pleins de parfums, d'oiseaux et de murmures,
Site revu souvent, et toujours contemplé !

C'est Spencer Wood, joli tableau, riant poème,
Foyer que la Patrie offre à son chef suprême,
Et qui jamais ne fut plus noblement peuplé.

(1876)

Le Bois de la Roche

À mon ami, M. le sénateur Forget.

Voici le flot jaseur ; le castel est tout proche,
Encadré de jardins, de bosquets, de maquis ;
Un grand peintre en ferait un ravissant croquis :
Cet asile enchanté, c'est le *Bois de la Roche*.

Au seuil où nous attend l'accueil le plus exquis,
Un groupe radieux sourit à notre approche ;
On sent comme un fumet de faisans à la broche :
Sommes-nous au manoir d'un duc ou d'un marquis ?

Nenni ! c'est mieux : ici, vous êtes chez un homme
Que vénère le pauvre et que le riche nomme
D'un nom fier que jamais nul souffle n'a terni.

Un sage ! sous son toit tout charme et tout repose ;
C'est la simple amitié qui vous reçoit sans pose
Près d'un heureux foyer que le ciel a béni.

(1902)

Montebello

Pittoresque manoir, retraite hospitalière
Où Papineau vaincu coula ses derniers jours,
J'aime à revoir tes murs, ta terrasse, tes tours
Secouant au soleil leur panache de lierre.

Qui suit de tes sentiers la courbe irrégulière,
En s'égarant sous bois, s'imagine toujours
Voir, dans le calme ombreux de leurs secrets détours,
Glisser du grand tribun l'image familière.

Car il vit tout entier ici – dans chaque objet ;
Il aimait ce fauteuil, cet arbre l'ombrageait ;
Tout nous parle de lui, tout garde sa mémoire ;

Et, pour suprême attrait, sur ce seuil enchanté,
Le cœur tout grand ouvert, la Grâce et la Beauté
Ajoutent leur prestige aux souvenirs de gloire.

(1885)

Longefont

Château de Prosper Blanchemain.

Ce fut, dit-on, jadis un paisible couvent
Coquettement caché sur les bords où la Creuse
Avec un bruit d'écluse, en serpentant se creuse
Un lit sonore et frais sous le saule mouvant.

Des grands arbres perçant la voûte ténébreuse,
Sa tour jumelle luit sous le soleil levant...
Je ne l'ai jamais vu, mais en rêve souvent
J'ai suivi les détours de son allée ombreuse.

Près du parterre en fleurs, un homme au front serein,
Où le génie a mis son cachet souverain,
Contemple avec amour l'ange de sa famille ;

Son fils est là, tout près, qui se penche à demi
Sur trois gais chérubins jouant sous la charmille...
Je n'en connais aucun, mais je suis leur ami.

(1878)

Gill'mont

À Mme R. Forget.

Cette villa qui brille au soleil, et dessine
Sur le fond vert des bois ses paradis rêvés,
Cette villa qui tient les regards captivés
Vous fait bien des jaloux, ma charmante cousine.

Pour orner ce palais féerique, vous avez,
Nous a-t-on dit, au fond de la forêt voisine,
Précieux talismans par hasard retrouvés,
Dérobé les secrets de quelque Mélusine.

On prétend, à l'appui, qu'autour du gai manoir,
Une baguette en main, sitôt que vient le soir,
Une femme apparaît de longs voiles coiffée ;

Mais, moi qui vous connais, je sais, même de loin,
Que pour charmer ainsi vous n'avez eu besoin
Du secours de personne, et que c'est vous, la fée !

(1902)

Castel-Biray

Villa de M. Paul Blanchemain.

C'est un frais manoir aux formes exquises
Dont le toit domine un flot de bosquets,
Un joli castel aux abords coquets
Qui feraient envie à bien des marquises.

Le bonheur, ami des abris discrets
Si précieux toujours aux âmes éprises,
Sait ménager là de douces surprises,
Qui disent au coeur de charmants secrets.

Voyageur, ici reposez votre aile.
En apercevant la blanche tourelle,
Lorsque le soir tombe ou que le jour point,

Le passant, charmé, s'arrête à mi-côte,
Et se dit tout bas qu'on la fit si haute
Pour que l'amitié la vît de plus loin.

(1880)

Le Platon

Sa double vérandah couronne un monticule,
Que la montagne porte à son flanc adossé ;
On l'aperçoit du large, à mi-côte exhaussé,
Au pied du rocher sombre où sa masse s'accule.

C'est un château qui n'a ni herse ni fossé ;
Une simple charmille autour de lui circule ;
Mais quand le tout se dore aux feux du crépuscule,
C'est un tableau superbe et largement brossé.

De grands arbres touffus pleins de lumière et d'ombre,
Rejoignant les arceaux de leurs rameaux sans nombre,
Font à la villa blanche un dais aérien.

La porte ouverte anime encor le paysage :
Entrons ! c'est le foyer hospitalier d'un sage,
D'un aimable convive, et d'un grand citoyen.

(1876)

Amitiés

À Pamphile Le May

Ami, sur le flot noir ou la vague opaline,
Naïfs fervents du Rêve ou jouets du Destin,
Bien longtemps nous avons vers un port incertain
Ouvert la même voile à la brise féline.

Comme il est loin déjà notre premier matin !
Voici qu'à l'horizon notre soleil décline ;
Et, voyageurs lassés, du haut de la colline,
Nous tournons nos regards vers le passé lointain.

Là, calme radieux, ailleurs bourrasque sombre !
Chimère qui sourit, espoir trompeur qui sombre,
Joie ou peine, chacun réclamait sa moitié.

Et, que le vent fût doux, ou battît notre toile,
Jamais ne s'obscurcit pour nous la double étoile
Du saint amour de l'Art et de notre amitié.

1904

Amitié

*À Mlle N****

Je connais un petit ange
Lequel n'a jamais mouillé
Sa blanche robe à la fange
Dont notre monde est souillé.

C'est lui qui donne le change
Au pauvre coeur dépouillé
Que l'amour, vautour étrange,
D'un bec cruel a fouillé.

Cet ange, qui vous ressemble,
Sous son aile nous rassemble :
C'est la divine Amitié.

Son regard est doux et calme ;
Il m'offre sa chaste palme...
En voulez-vous la moitié ?

1876

À M. Louis Herbette

C'est Paris, saluons la grande capitale
Où tout ce qu'on rêva se trouve réuni ;
Où merveille partout sur merveille s'étale,
Antique Éden par l'art sans cesse rajeuni.

Éloignons-nous un peu de la ville centrale ;
Et sur ce seuil discret, élégant et béni,
Laissons nos coeurs émus battre la générale :
Nous sommes au *dix sept*, boulevard Fortuny.

Ici le froment pur ne connaît pas l'ivraie :
Sous ce toit, c'est la France, et c'est la France vraie !
C'est la vertu civique à trente-six carats !

On y retrouve à fond nos fraternels usages,
Des coeurs tout grands ouverts et de charmants visages...
Canadiens, entrez tous : l'*Oncle* vous tend les bras.

1902

À Lisette

Enfant d'Alphonse Lusignan.

Lisette, tu n'es plus le bébé d'autrefois,
Le bébé frétilant, beau lutin frais et rose,
Agaçant diabolotin dont le rire et la voix
Ont souvent déridé mon front grave ou morose.

Tout est plus sérieux dans ton air, dans ta pose ;
Avant de t'embrasser, lorsque je te revois,
Il faut qu'en mon esprit je groupe et recompose
Mes souvenirs lointains qui s'égarent parfois.

Avouons-le tout court, tu deviens grande fille.
Cela te fait sourire, et ton oeil pétille,
Moqueur, semble répondre : « Un beau malheur vraiment ! »

C'est vrai, pardonne-moi ; nous autres, pauvres hommes,
Nous oublions toujours, grands enfants que nous sommes,
Que ce qui vieillit l'un fait l'autre plus charmant.

1885

Noces de diamant

*À M. et Mme C. P****

Ô mes chers vieux amis, à l'époque trop brève,
Et pour moi disparue, hélas ! depuis longtemps,
Où l'on voit devant soi l'avenir qui se lève
Comme un soleil joyeux sur l'azur du printemps ;

Quand j'étais jeune, enfin, j'avais fait ce doux rêve
D'une existence entière – oui, de tous les instants –
Aube sans lendemain qui commence et s'achève
Dans la naïveté des amours de vingt ans.

Je ne réclame point. La vie est bonne mère :
Elle mit sur ma route, en brisant ma chimère,
Une assez large part de bonheur en retour ;

Mais sans trouver en rien la destinée injuste,
Je salue, attendri, votre vieillesse auguste
Qui sut réaliser mon beau rêve d'un jour !

1890

À Mme Éliza Frank

Quand la nuit tombe, – au bord secret des étangs clairs,
Où le flot balancé dans son urne trop pleine
Inonde vaguement de ses pâles éclairs
Un fouillis d’ajoncs verts qui tremble à chaque haleine, –

Avez-vous entendu – voix d’ange ou de sirène –
Animant tout à coup l’ombre des bois déserts,
D’un rossignol ému la cantate sereine
S’élever lentement dans le calme des airs ?

Tout fait silence alors – souffles, soupirs, murmures,
Lyres des soirs que Dieu suspendit aux ramures,
De la brise et des nids colloques enchantés ?...

Madame, vous avez de l’oiseau solitaire
L’accent victorieux, et chacun doit se taire
Dans le ravissement sitôt que vous chantez !

1877

À Miss Winnie Howels

Bravant dans ses rigueurs notre zone neigeuse,
Tourterelle échappée à l'Orient vermeil,
Qui donc a dirigé ton aile voyageuse
Vers nos pays du Nord oubliés du soleil ?

Toi dont Venise, au chant de sa lagune heureuse,
Berça le premier rêve et le premier sommeil !
Quel caprice a conduit ta course aventureuse
Vers nos bords où l'été n'a qu'un tardif réveil ?

Oh ! je le sais, enfant ! À la plus pure flamme
Ton père, doux poète, alluma ta belle âme ;
Et, fier de nous montrer un cœur comme le tien,

Après avoir –conteur à la voix sympathique ! –
Chanté notre pays sur sa lyre exotique,
Il t'envoya vers nous pour faire aimer le sien !

1876

À M. et Mme R. D...

À l'occasion de leur mariage.

Voici la saison des pervenches :
Par les ravins et les closeaux,
L'ombre palpite sous les branches,
Les rayons dorment sur les eaux.

Les pommiers sont en robes blanches ;
Pan soupire dans les roseaux ;
C'est l'Été qui prend ses revanches :
Mariez-vous, petits oiseaux !

La vie est belle à son aurore ;
Mais la rose qui vient d'éclorre
Peut perdre en un jour sa couleur.

Pour mieux fixer la destinée,
Voici la saison fortunée :
Mariez-vous, jeunesse en fleur !

1900

Le printemps

*À Mlle ****

Voici le Printemps, la saison des roses.
Plus de rameaux nus, de gazons jaunis ;
Plus de froids matins ni de soirs moroses :
Voici le Printemps et ses jours bénis.

Voici le Printemps : aux fleurs demi-closes
La brise qui vient des bois rajeunis
Murmure tout bas de divines choses...
Voici le Printemps, la saison des nids.

Enfant, tout cela chez vous se révèle ;
Chez vous, comme au sein de la fleur nouvelle,
La coupe d'ivresse offre sa liqueur.

Pour vous nul besoin que le temps renaisse :
Vous avez la vierge et sainte jeunesse ;
C'est votre printemps, la saison du coeur.

1874

À Lucien

Enfant de M. Chs Langelier.

Enfant, sous les langes de toile
Dont s'enveloppe ton sommeil,
Dis-nous, à ton premier réveil,
Le doux mystère qui te voile.

Dis, quelque chérubin vermeil
T'a-t-il apporté dans son voile ?
Es-tu le reflet d'une étoile ?
N'es-tu qu'un rayon de soleil ?

Et le petit que l'on adore,
De son regard que le ciel dore,
De son regard tendre et vainqueur,

Répond : – Je suis l'être éphémère
Né du sourire de ma mère
Reflété dans un noble cœur.

1884

Cinquième anniversaire de mariage

À Mme J. R. Thibaudeau.

Madame, dans la longue et brillante série
Des bonheurs radieux que Dieu vous a donnés,
Vous avez, comme nous, des moments fortunés,
Plus ou moins caressants pour votre âme attendrie.

Or l'instant le plus beau – minute, heure fleurie ! –
Dont vos jours si sereins se voient illuminés,
C'est sans doute celui dont – vous me devinez –
Nous venons célébrer la mémoire chérie.

À cette occasion acceptez ce bouquet. –
De roses l'on devrait couvrir votre parquet ;
Mais s'il fallait, ce soir, que l'on vous fît l'offrande

D'une fleur pour chacun des dons qu'on aime en vous,
Madame, nos bouquets, pour les contenir tous,
Jamais votre maison ne serait assez grande.

1885

À M. de Siarit

Quand tous les jours mon coeur vieilli se désenchante,
Pourrais-je ne pas faire un sympathique accueil
À ce frère inconnu dont la pitié touchante
Vient verser de si loin du baume sur mon deuil !

Merci ! quand se gravait, dans une heure méchante,
Le mot désespérance en travers de mon seuil,
Au fond de ma tristesse amère et desséchante,
Merci pour avoir mis cette larme à mon oeil !

Dieu d'un sceau différent marqua nos destinées ;
Pour le vol le plus prompt que de longues journées
Des rivages d'Afrique au lointain Canada !...

Mais l'espace dût-il défier la boussole,
Quand la brise m'apporte un mot qui me console,
Je pleure en écoutant son doux *sursum corda* !

1905

À mon ami Alphonse Leduc

Le jour de son mariage.

Le bonheur de la vie est un fatal problème
Que pour résoudre il faut, son tour venu, savoir,
Comme un hardi joueur, jeter tout son avoir,
Nom, honneur, avenir, sur la carte suprême.

Ce jour aux lendemains que nul ne peut prévoir,
C'est celui qu'on choisit pour dire : – Je vous aime !
À celle qui, changée en un autre vous-même,
Doit tremper votre amour aux sources du devoir.

Ami, le risque est grand ; nul cas rédhibitoire ;
Le destin est au fond de l'urne aléatoire,
Et les arrêts qu'il rend sont les arrêts de Dieu.

Heureux celui qui peut, toute crainte bannie,
Dans le choix de son coeur trouver un bon génie,
Et dire comme toi : – J'ai gagné tout l'enjeu !

1876

À Jehin-Prume

Tu m'as vu souvent applaudir, entraîné
Par ta verve attendrie et ta grâce énergique,
Grand artiste inspiré que la noble Belgique,
En talents si féconde, un jour nous a donné.

Quand ton jeu sombre et doux, caressant ou tragique,
Berçait ou remuait l'auditeur fasciné,
Comme le nerf sonore, ami, j'ai frissonné
Bien des fois sous le coup de ton archet magique.

Et pourtant je sentais que l'ingrat instrument,
Sur lequel tu faisais vibrer si puissamment
Toute la passion qui te couvait dans l'âme,

Comme au poète ardent le rythme au son moqueur,
Ne répondait qu'à peine aux élans de ton coeur...
Mais, voyant le reflet, je devinais la flamme.

1886

À Mme Angéline B***

Au beau pays de l'or quel attrait vous enchaîne,
Vous, la plus fraîche fleur de nos cercles aimés,
Vous qu'on ravit un soir à nos regards charmés,
Et qu'on devait nous rendre à la saison prochaine !

Qui sait ? Peut-être, hélas ! qu'en ces lieux embaumés
Où le jour est si pur et la nuit si sereine,
Et puis où vous réglez sans doute en souveraine,
Vous oubliez un peu nos cieux moins parfumés.

Oh ! revenez ! – Là-bas, sur ces rives fleuries,
Plus doux sont les parfums, plus vertes les prairies,
Les bosquets plus touffus, les échos plus charmants ;

Les oiseaux plus dorés ont la voix plus étrange...
Mais ici l'on soupire à votre cher nom d'ange :
Nos climats sont plus froids, mais les coeurs plus aimants.

1876

À Nérée Beauchemin

J'aime à gravir les monts sauvages, le matin,
À l'heure harmonieuse et pleine de mystère
Où le brouillard des nuits, rafraîchissant la terre,
Perle en bruines d'or au feuillage du thym.

Et si, du fond du val, quelque timbre argentin
Soudain dans l'air sonore éclate solitaire,
Toutes les autres voix pour moi semblent se taire,
Et j'écoute ravi la chanson du lointain.

Poète, ouvre joyeux l'aile de ton génie,
Chante ! ton chant si pur rompt la monotonie
Des vulgaires accents du grand concert banal ;

Et moi – dont le soleil à l'horizon décline, –
Je veux monter souvent sur la sainte colline,
Pour entendre de loin ton refrain matinal !

1880

À Alfred Garneau

Pourquoi chanter, ami, lorsque l'homme n'écoute
Que le son du métal, et qu'il va, délirant,
Comme un triste insensé, laisser indifférent
Ses lambeaux de croyance aux épines du doute ?

Bien longtemps j'ai voulu résister au torrent,
M'attacher aux rameaux dont s'ombrageait ma route ;
Mais des illusions le baume goutte à goutte
S'échappa de mon coeur pour suivre le courant.

À bien des chocs cruels ma lyre s'est brisée ;
À lutter sans espoir ma main s'est épuisée ;
J'ai fui le sol mouvant qui manquait sous mon pié :

Et si, barde vaincu, parfois je chante encore,
C'est qu'il reste en mon âme une corde sonore
Qui vibrera toujours au nom de l'amitié !

1865

À Mme Joseph Cauchon

Madame, vous aimez l'artiste de génie,
Ce sculpteur inspiré dont le ciseau savant
Sut si bien reproduire, en ce marbre vivant,
De vos traits fins et doux la suave harmonie.

Vous l'avez dit : plus tard, quelqu'un viendra souvent,
Pour consoler un peu son âme endolorie,
Relire, ému, devant cette image chérie,
De votre souvenir le poème émouvant. –

Oui, c'est vrai ; mais lors même où, fruit tombé de l'arbre,
Votre fils n'aurait pas ce beau buste de marbre
Pour lui parler de vous et de ses premiers jours,

Il saurait retrouver dans les coeurs, chose rare,
Mieux que vos traits charmants dans ce bloc de carrare,
Votre douce mémoire empreinte pour toujours !

1872

À M. de Berluc-Perussis

poète provençal.

Poète, hier, encore, en humant quelques verres
De votre fin muscat de Provence, – frileux,
Je me pris à rêver aux climats fabuleux,
Où l'on retrouve encor la chanson des trouvères.

Souffles tièdes berçant de frais papillons bleus,
Ciel d'azur, rayons d'or, roses et primevères !...
Désespérant contraste avec les froids sévères
De nos zones qu'attriste un soleil nébuleux !

De vie et de parfums brises exhubérantes !
Aux chansons des oiseaux forêts toujours vibrantes !
Langue au rythme sonore et plein de nonchaloir !

Ces horizons vermeils ! cet hiver chimérique ! –
Dites, n'est-ce pas là quelque monde féérique
Où pour être poète on n'a qu'à le vouloir ?

1878

Pour l'album de Mme H. Mercier

Avant d'écrire un mot sur cette page blanche,
Auprès d'elle, en rêvant, j'ai promené mon oeil ;
Et, sur ce frais vélin où tant d'amour s'épanche,
L'avouerai-je ? j'ai craint de trouver un écueil.

J'hésite encore, ainsi qu'un oiseau sur la branche ;
Mais, puisque de ce temple il faut franchir le seuil,
Je m'exécute, et risque une parole franche,
En songeant à celui dont vous êtes l'orgueil.

Car vous aimez, madame, un homme au coeur d'élite ;
Votre âme suit son âme en fidèle acolyte,
Répandant sur sa vie un vase au doux parfum ;

Et, lorsque l'on vous voit si charmante et si bonne,
On sent qu'il a voulu mêler, dans sa couronne,
La fleur de poésie aux lauriers du tribun.

1877

Présent de noce

*À Mme Corinne W****

Un soir, que nous veillions sous les marronniers verts ;
Nos voix, dans le jardin, retentissaient joyeuses,
Et, noyant mes dix doigts dans vos boucles soyeuses,
Entre deux gros baisers, je vous promis des vers.

Depuis lors, j'ai vieilli ; ma vie eut des revers ;
Je me berçai souvent d'espérances railleuses ;
Mais pour vous, la jeunesse et ses fleurs merveilleuses
Par des printemps vermeils ont marqué mes hivers.

Vierge au front rougissant, demain vous serez femme :
Je devrais vous écrire un long épithalame ;
Mais, hélas ! ce n'est plus de mode désormais.

Le sonnet, ce pigmée, a vaincu le colosse...
Daignez donc accepter celui-ci, car j'y mets
Tous mes vœux de bonheur et mon présent de noce.

1884

À Paul Vibert

Ce soir, mon ami, les pieds aux chenets,
Dont un froid de loup attisait la flamme,
J'ai pu savourer tes charmants sonnets,
Et, le coeur ému, ma muse t'acclame !

Je ne dirai point que je m'y connais ;
On prendrait cela pour de la réclame ;
Mais en te lisant je te devinais,
Et ces beaux vers-là m'ont remué l'âme.

D'aube et de jeunesse ils sont lumineux ;
Pourtant du passé, l'on respire en eux
Je ne sais quel doux et suave arôme : –

Bercé par leur rythme, on croit, par instants,
– Vaine illusion ! – de ses dix-huit ans,
Voir passer au loin le vague fantôme !

1877

Dixième anniversaire de mariage

*À Mme ****

Voici pour vous, Madame, un bel anniversaire,
Car c'est dix ans de calme et de sérénités,
Dix ans de plaisirs purs, dix ans d'amour sincère,
Dix ans de vrai bonheur, ce soir, que vous fêtez.

Celui, dont la puissance et la justice austère
Dispensent les douleurs et les félicités,
A voulu vous compter ces dix ans sur la terre
Par dix printemps vermeils et dix féconds étés.

Oui, les fleurs de la vie ont tressé leur couronne
Autour de votre front sans rides qu'environne
Un doux cercle d'enfants, votre plus cher trésor.

Béni soit le destin qui vous fit tant de joie !
Et que le ciel permette un jour qu'on vous revoie,
Ici dans quarante ans, fêter vos noces d'or.

1886

À Adolphe Poisson

À l'heure où le loup rôde en cherchant sa pâture,
Heure sombre où l'enfant tressaille au moindre bruit !
Quand, au fond du ciel morne où nul astre ne luit,
L'ombre, sinistre oiseau, plane sur la nature,

Souvent le voyageur, égaré dans la nuit,
Laisse flotter la rêne au col de sa monture ;
Et l'animal, cessant d'aller à l'aventure,
D'un pas ferme, tout droit au gîte le conduit.

Ta muse, c'est la sûre et fidèle cavale,
Poète ! et tu pourrais errer par intervalle,
Tâtonnant sur la voie où le doute est vainqueur ;

Mais à son noble instinct toujours tu t'abandonnes,
Certe ! et voilà pourquoi, même quand tu fredonnes,
Tu sais si bien trouver tous les chemins du coeur !

1878

À Mmes Élodie H*, Cordelia de B*** et
Angéline C*****

Au mois de mai, doux mois où fleurit la cerise,
Dans les bosquets tout blancs où l'on s'est attardé,
On hume les parfums vernal, et l'on se grise
Dans un flot virginal d'effluve débordé.

Le temps passe ; et, plus tard, on voit avec surprise,
Sur un rameau pliant, de soleil inondé,
Le fruit lourd et vermeil, que balance la brise,
Briller robuste et mûr sur l'arbre fécondé.

Cousines, bénissons le ciel ; la vie humaine
Est comme la nature : un bon ange ramène
Par un autre chemin le bonheur qui s'enfuit.

Tous les espoirs joyeux ici-bas ont leur place ;
Et Dieu, qui veut toujours le plus grand bien, remplace
L'arome de la fleur par la saveur du fruit.

Mai 1907.

Intimités

À ma femme

La veille de notre mariage.

Hélas ! ma douce amie, elle fut bien ardue
La route que sans toi j'avais à parcourir ;
Et de tout ce qu'on peut endurer sans mourir
Mon coeur a bien des fois mesuré l'étendue.

Souvent j'ai failli croire, à force de souffrir,
À la Fatalité sur mon front suspendue ;
Et si mon âme, enfant, dans le doute éperdue,
N'a pas senti parfois son courage tarir,

C'est que, lorsque le vent du Nord battait ma voile,
L'Espérance était là, resplendissante étoile
Dont le rayon béni venait sécher mes pleurs.

Cette étoile, aujourd'hui, c'est ton regard céleste,
Enfant ! et, pour payer ce bonheur qui me reste,
C'est encore trop peu que vingt ans de douleurs !

1876

Chère relique

Je possède un bouquet de pauvres fleurs fanées,
Que je garde, jaloux, comme on garde un trésor ;
Car dans ce cher débris je crois trouver encor
Le parfum de la main qui me les a données.

Et quand mon souvenir remonte en son essor
De mes jours de bonheur les rives fortunées,
Sur ces roses, que seul le temps a profanées,
Un doux rayon d'amour sème des reflets d'or.

Pauvres fleurs !... bien souvent, inutiles rosées,
Les larmes de mes yeux vous auront arrosées,
Sans rien vous rendre, hélas ! de votre éclat vermeil.

N'importe, je vous aime, ô reliques bénies !
Restez là sur mon coeur ; et mes lèvres ternies
Vous presseront encor dans mon dernier sommeil !

1876

Lui

Il a bientôt deux ans. Parfois, quand je le gronde,
Il baisse ses grands yeux qu'une larme a ternis ;
Et puis, avec des airs de douceur infinis,
Il relève vers moi sa belle tête blonde.

Et tout à coup, – l'enfance a ces retours bénis, –
D'un sourire joyeux sa figure s'inonde ;
Il jase en éclatant de rire, et sa faconde
Semble un gazouillement d'oiseaux au bord des nids.

Alors au fond de moi quelque chose remue ;
De tendresses sans nom ma pauvre âme est émue ;
Sous mes cils à mon tour je sens des pleurs jaillir...

Merci, mon Dieu, merci ! vous dont la pitié sainte
A mêlé ce rayon de miel à notre absinthe :
L'enfant aimé pour nous consoler de vieillir !

1878

En mer

À ma petite Marie-Jeanne.

L'océan roule en paix sa houle souveraine,
Où, mobile, se joue un reflet de ciel clair :
Et, les ailes au vent, comme un oiseau de l'air,
Notre steamer géant y plonge sa carène.

Le soleil radieux s'enfonce dans la mer,
Dorant l'immensité de sa splendeur sereine ;
Sur les flots monte au loin comme un chant de sirène...
Et pourtant, sur ma lèvre erre un sourire amer.

Le spectacle est charmant, féérique, unique au monde ;
Mais j'aime mieux les soirs où l'âpre bise gronde
Et dans les grands huniers jette son cri strident ;

Ah ! c'est qu'il est trop lent le vaisseau qui m'enlève,
Et que je vois là-bas, loin là-bas, dans mon rêve,
Un doux berceau béni qu'on berce en m'attendant.

1880

Ma petite Louise

Celle-ci, c'est Louise ; elle est la plus petite.
C'est un lutin ; pourtant je l'aime encor beaucoup,
Quand, rieuse, elle vient s'enlacer à mon cou,
Comme autour d'un vieux tronc la frêle clématite.

C'est qu'elle sait très bien, l'espiègle, le froufrou,
Qu'étant la moins âgée elle est la favorite,
Et qu'on ne donnerait sa caresse hypocrite
Ni son baiser mutin pour tout l'or du Pérou.

Douces amours d'enfants, quelle fraîche rosée
Pour le front qui vieillit, et pour l'âme épuisée
Par les nuits de travail et les jours de combat !

Ah ! Louise, plus tard, Dieu te fera connaître
Tout l'immense bonheur qui frissonne en mon être,
Quand ton front d'ange vient frôler mon coeur qui bat.

1885

À ma petite Pauline

Le jour de sa première communion.

Qui donc ainsi te transfigure, ô ma Pauline ?
Quel nimbe dore ainsi ton sourire enfantin ?
Un timbre étrange vibre en ta voix cristalline :
Des immortels concerts est-ce un écho lointain ?

Aujourd'hui pourquoi donc à ta lèvre câline
Osé-je à peine offrir mon baiser du matin ?
Ah ! c'est qu'après t'avoir admise au grand festin,
L'ombre auguste d'un Dieu sur ta tête s'incline.

Je sais sur toi planer l'immensité divine :
Dans tes yeux, pur miroir de ton âme, on devine
Que tu viens de gravir les éternels sommets.

Enfant, garde toujours cette ineffable empreinte !
Et que le souvenir de la céleste étreinte
Dans ton cher petit coeur ne s'efface jamais !

1900

À mes enfants

Avant tout, mes enfants, soyez bons : la bonté,
C'est le sceptre devant lequel tout genou plie.
Travaillez : le bonheur n'est jamais acheté
Que par le noble orgueil de la tâche accomplie.

Pardonnez : le pardon, c'est la paix ennoblie
Par les justes dédains d'une sainte fierté.
Elle n'existe plus l'injure qu'on oublie ;
Ignoré, le méchant n'a jamais existé.

Pardonnez, travaillez, soyez bons ! qui peut dire
Ce que vaut quelquefois l'aumône d'un sourire ?
Notre âme est un oiseau qui, hardi dans son vol,

A besoin d'horizon serein et diaphane :
Toute pensée amère, ou perverse, ou profane,
Comme un fil ennemi retient son aile au sol.

1894

À mon frère Achille

Frère, tu veux causer ; tu veux que je rassemble
Mes souvenirs ; tu veux, me tenant par la main,
Comme un vieillard penché sur son bâton qui tremble,
Des jours qui ne sont plus remonter le chemin.

Il fut rude, souvent, ce long passé qui semble
Pourtant si court, plus tard, au pauvre coeur humain !
Nous n'avons pas fléchi, car nous étions ensemble ;
Nous le sommes encor : le serons-nous demain ?

C'est l'avenir, vois-tu, qui frappe à notre porte ;
Laissons le passé fuir avec ce qu'il emporte ;
Oublions s'il fut triste ou s'il fut caressant ;

Et, pour braver le sort et ses coups arbitraires,
Rendons grâces au ciel qui nous fit deux fois frères :
L'une par la pensée et l'autre par le sang !

1871

À ma soeur Marie

Au retour de son voyage de nocces.

Ma soeur, comme oiseau qui traverse la nue,
Quand le soleil d'avril sur ses ailes a lui,
Enfant naïve hier, femme heureuse aujourd'hui,
Au doux nid paternel te voici revenue.

L'homme aimé que ton coeur s'est donné pour appui
T'avait bien loin de nous trop longtemps retenue ;
Il te ramène enfin : sois donc la bienvenue !
Au cercle du foyer qui s'ouvre devant lui.

Approche ; asseyons-nous autour du feu qui tremble ;
Nos âmes et nos mains se mêleront ensemble :
Quand il est partagé le bonheur est plus grand.

Puis, en te souhaitant des jours exempts de larmes,
Nous nous demanderons lequel a plus de charmes,
L'ange qu'on nous ravit ou l'ange qu'on nous rend !

1877

À Mme Oscar Dunn

Cousine, j'aime à voir sourire vos dents blanches ;
J'aime entendre éclater votre rire mutin :
Jamais son plus joyeux, timbre plus argentin,
N'ont encor résonné sur des lèvres plus franches.

On dirait un oiseau lançant, de branche en branche,
Dans l'éther du ciel pur son hymne du matin...
Ah ! c'est que le bonheur que vous fit le destin
Éclate dans vos yeux, bleus comme les pervenches.

Le bonheur ! le bonheur ! ô trésor précieux
Que notre sphère envie à la splendeur des cieux !
Rose du paradis que tout homme a rêvée !

Mot de l'immense énigme où le coeur se confond !
Mot qui pour l'âme humaine est un gouffre profond !
Bonheur ! perle sans prix que vous avez trouvée !

1877

À Mlle Honorine Chauveau

À quoi donc rêvent-ils, vos beaux yeux andalous,
Quand, voilant à demi sa lueur incertaine,
Votre regard s'en va se perdre loin de nous,
Comme s'il contemplant quelque image lointaine ?

Quand vous semblez chasser toute pensée humaine
Et que, sur le clavier au son plaintif et doux,
Sans but, las et distrait, votre doigt se promène,
Jeune fille rêveuse, à quoi donc songez-vous ?

Oh ! sans doute qu'alors votre âme ouvre ses ailes,
Et s'en va retrouver, dans des sphères nouvelles,
Ceux que le ciel emporte, hélas ! et ne rend pas !

Nous vivons dans un monde où presque tout s'oublie ;
Mais il reste toujours quelque chaînon qui lie
Aux anges de là-haut les anges d'ici-bas !

1876

À Mlle Yvonne Leduc

Yvonne, devant toi tu vois s'ouvrir la vie...
Comme un hôte charmant le bonheur à venir,
Doux rêve que l'on croit ne devoir pas finir,
À son joyeux festin t'appelle et te convie.

De radieux espoirs ta prunelle est ravie,
Ta prunelle qu'un pleur n'oserait pas ternir ;
Ton regard sans effroi plonge dans l'avenir ;
Pour toi tout n'est qu'aurore... oh ! comme je t'envie !

Quelque autre te dirait, assombrissant ton front,
Qu'il est des mauvais jours et que plus tard viendront
Les désenchantements... Non, non, la vie est bonne !

Dans ta sainte candeur, aime-la, chéris-la !
Ne laisse pas ton oeil regarder au-delà ;
Souris à l'Espérance, et chante, mon Yvonne !

1901

Vieux souvenir

Oui, je suis revenu sous la fenêtre aimée,
Dérobee à moitié sous les grands arbres verts,
Où, pour ouïr du soir les murmures divers,
Vous penchiez si souvent votre tête charmée.

Les oiseaux gazouillaient dans les sentiers couverts ;
Les fleurs ouvraient au vent leur corolle embaumée ;
Et, saluant de loin la fenêtre fermée,
Je m'arrêtai pensif pour crayonner ces vers.

La brise au vol serein jouait dans les ramilles ;
D'âcres senteurs montaient des épaisses charmilles ;
Le Couchant teignait d'or le front de la villa ;

Et, cependant, malgré ces splendeurs réunies,
Ces rayons, ces parfums, ces fleurs, ces harmonies,
Le deuil planait partout, car vous n'étiez plus là !

1874

Ma petite chaise

Dans l'ombre, autour de moi quand le soir est tombé,
Je regarde souvent d'un oeil mélancolique
Un pauvre petit meuble, une ancienne relique
Qui retient longuement mon esprit absorbé.

Et quand le souvenir penche mon front courbé,
Oubliant de l'objet la forme un peu rustique,
Mon rêve ému revêt d'un nimbe poétique
Cette épave qui fut ma chaise de bébé.

Ah ! c'est que j'y revois mon enfance éphémère,
Le souris paternel, le baiser de ma mère...
Et je songe pensif au glorieux retour,

Quand dans ses bras ouverts – inoubliable fête ! –
D'autres bébés joufflus, anges à blonde tête,
Enfants de mes enfants s'assiéront à leur tour.

1902

À mon filleul, Louis Bergevin

1^{er} janvier 1905.

Enfant ! – ô douce fleur qu'un printemps fit éclore !
De cette vie à peine eus-tu franchi le seuil,
Que jamais on ne vit plus triomphant accueil
Saluer parmi nous plus ravissante aurore !

Tu ne connais encor ni tristesse ni deuil ;
S'il est des jours amers ton âme les ignore...
Et pourtant l'on a vu l'horizon que Dieu dore
Sous de brillants reflets cacher plus d'un écueil.

Oui, mais, fixant pour toi le cours des destinées,
La fée aux ailes d'or des heures fortunées
Dès ton premier soleil te marqua de son sceau.

Puisses-tu, si jamais gronde au loin la tempête,
Voir, toujours et partout, sourire sur ta tête
L'astre dont le rayon caressa ton berceau !

Le crêpe

La feuille du printemps que le zéphir effleure
Et qu'un soleil ami dore de ses rayons,
Est loin de se douter que bientôt viendra l'heure
Où l'hiver l'étreindra dans ses froids tourbillons.

De même trop souvent l'âme humaine se leurre,
Sans voir le gouffre au bord duquel nous sommeillons,
Jusqu'à ce qu'éveillé soudain, l'on saigne et pleure
Sous la morsure, hélas ! de cuisants aiguillons.

L'oiseau des jours sereins avait plié son aile
Sur ma tente, où, croyant sa chanson éternelle,
Des autans envieux je narguais la rigueur.

Un jour on est venu mettre un crêpe à ma porte...
Et depuis lors, Seigneur, ce crêpe je le porte
Fixé par une épine au tréfond de mon coeur.

1902

Fiat voluntas

Vous me l'aviez donné, vous me l'avez ôté,
Mon cher petit trésor, mon amour blond et rose.
Lui qui, d'un seul sourire, en mes jours de névrose,
Ramenait à mon front le calme et la gaîté.

Vous me l'avez ôté, Seigneur ; et quand j'arrose
De mes pleurs le berceau vide qu'il a quitté,
Je sens que le bonheur et la sérénité
Ont aussi déserté mon pauvre coeur morose.

Mon chérubin chéri, mon doux bébé mignon,
De mes vieux ans futur et dernier compagnon,
Vous me l'aviez donné dans un beau jour de fête.

Un seul de ses regards était pour moi sans prix :
Pourquoi donc en mes bras l'avoir si tôt repris ?...
Et pourtant, ô mon Dieu, ta volonté soit faite !

À mes filles

C'était le premier né, votre aîné, mes chéries.
Il avait rajeuni mon coeur désenchanté.
Et de tout le bonheur qu'il avait apporté,
Nous fîmes ses jours clairs et ses heures fleuries.

Il fut aimé de tous, béni, choyé, gâté.
On s'extasiait même à ses espiègleries.
Hélas ! Dieu ne veut pas de ces idolâtries ;
Et seul le souvenir de ce temps est resté.

Enfants, il ne faut pas pleurer la vie entière,
Croyez-moi, nos chers morts couchés au cimetière
Ne nous demandent point qu'on s'occupe autant d'eux.

Aussi, quand vous verrez sangloter votre mère,
Pour mettre un peu d'oubli dans sa pensée amère,
En songeant à l'absent, embrassez-la pour deux.

1902

À M. le colonel Damelincourt

Vous l'avez donc connu notre pauvre exilé !
À travers les périls de l'océan qui gronde,
Pour promener ses pas errants autour du monde,
Loin du foyer, un jour, il s'en était allé.

Et quand le voyageur, las, souffrant, isolé,
Suspendit près de vous sa course vagabonde,
Laisant tomber sur lui votre pitié profonde,
Au nom d'un père absent vous l'avez consolé.

C'est ce père aujourd'hui, qui, penché sur la pierre
Humide encor des pleurs jaillis de sa paupière,
L'oeil tourné vers son ciel pour jamais obscurci,

Dans l'âpre égarement de son âme en détresse,
Du bout des mers vous tend les bras, et vous adresse,
Entre deux longs sanglots, son douloureux merci !

1902

Au frère Stephen

J'ai planté ce matin un bouquet éphémère
Au-dessus du cher mort sous le tertre endormi ;
Et je veux, un moment, dans votre sein d'ami
Épancher le trop plein de ma détresse amère.

Dieu, qui ne fait jamais les choses à demi,
Près du pauvre exilé vous mit comme une mère ;
Et quand le sort fatal vint briser ma chimère
Des peines de mon coeur votre coeur a gémi.

Aussi, dans le secret de mon âme froissée,
Je vous confonds tous deux, et ma triste pensée
Va de celui que j'aime à celui que j'aimais.

Hanté par l'un, je sens que l'autre me regarde ;
Je vous complète l'un par l'autre, et je vous garde
Tous deux dans ma tendresse alliés pour jamais.

1902

À Mlle Almita Leduc

Ô ma chère Almita, dis-moi, t'en souvient-il ?
Ce n'était qu'un bébé, tu n'étais qu'un doux ange ;
Et Dieu sait quel courant de sympathie étrange
Vous pénétra tous deux de son charme subtil.

Puis l'âge vint ; la vie est un décor qui change.
Pourtant, presque mourant, quand il revint d'exil,
Ton nom fit souvent poindre une larme à son cil :
Du temps et de l'oubli toujours le coeur se venge.

Tout est passé, ma chère ; et ton petit ami
Repose maintenant dans sa tombe endormi ;
Si fragile est la base où tout espoir se fonde !

Il dort, et j'attends l'heure où, pensive, à genoux,
Celle qui l'eût aimé viendra, seule avec nous,
Laisser tomber un pleur sur la fosse profonde.

1902

À ma petite-fille Emma

1^{er} janvier 1905.

Viens, mon bébé chéri ! viens vite, je t'attends
Là, sur mon coeur qui bat ; et pardonne si j'ose,
Réchauffant mon automne auprès de ton printemps,
Pencher mon front ridé sur ta frimousse rose.

S'ils veulent effleurer ta lèvre demi-close,
Ne repousse pas trop mes baisers tremblotants ;
Et, tandis que ta tête entre mes bras repose,
Laisse un peu tes trois mois rire à mes soixante ans !

Des souhaits de bonheur c'est la fête, mignonne ;
Partout l'ivresse chante et la gaîté rayonne ;
À la ronde on s'embrasse en un joyeux élan ;

Et, tout vieux que je suis, je sens à ma prunelle
Perler un pleur d'amour, quand ma main paternelle
Se lève pour bénir ton premier jour de l'An !

Mélanges

La France

Au poète Prosper Blanchemain.

Toi dont l'aile plana sur notre aurore, ô France !
Toi qui de l'idéal connais tous les chemins !
Toi dont le nom, fanfare aux éclats surhumains,
De tout peuple opprimé sonne la délivrance !

Terre aux grands deuils suivis d'éclatants lendemains !
Noble Gaule, pays de l'antique vaillance,
Qui sus toujours unir, merveilleuse alliance,
Au pur esprit des Grecs, l'orgueil des vieux Romains !

Toi qui portes au front Paris, l'auguste étoile
Qui de l'humanité dirige au loin la voile,
Nous, tes fils éloignés, nous t'aimons, tu le sais !

Nous acclamons ta gloire et pleurons tes défaites...
Mais c'est en écoutant le chant de tes poètes
Que nous sentons surtout battre nos coeurs français !

1874

Toast à la France

Mes amis, buvons à la France,
À la France, qui fut toujours
Le plus profond de nos amours,
Et notre plus sainte espérance !

À la France des nouveaux jours,
Qui sut souffrir sans défaillance,
Et dont l'indomptable vaillance
Nous promet d'éclatants retours !

Buvons à la France, à sa gloire,
Aux fiers héros de son histoire,
À sa grandeur, à ses succès !

Et – s'il lui faut brandir le glaive –
À la revanche qui se lève !
À l'unité du sol français !

14 juillet 1882

À Léon XIII

Sur tous les meurt-de-faim qu'épuise la corvée,
Sur tous les révoltés qu'étrangle le carcan,
Sur le vieux monde amer, sur l'éternel volcan,
Comme un soleil de paix une Âme s'est levée ;

Grande âme qui tressaille à toute aube rêvée :
Grand coeur qui, sous le porche ouvert du Vatican,
Nous fait, dans son amour, songer au pélican
Qui se perce le flanc pour nourrir sa couvée.

Oh ! lorsque, sur le seuil des pâles horizons,
En troupes effarés, hélas ! nous nous taisons,
Prophète à l'oeil de feu, pontife à la voix tendre,

La croix en main, debout sur les sommets sacrés,
Qu'il est beau de te voir ! qu'il est bon de t'entendre
Dire à tous les rayons : – Plus de barrière, entrez !

1900

À S. A. R. la marquise de Lorne

Dans ces temps reculés où les rois de la terre
Gagnaient sceptre et couronne au milieu des combats,
Ils menaient à loisir un peuple de soldats
Au bout de leur épée ou de leur cimenterre.

Les progrès a vaincu ces puissants potentats.
Aujourd'hui, dans la libre et loyale Angleterre,
Le glaive se confie aux mains d'un ministère :
La monarchie y règne et ne gouverne pas.

Pourtant, lorsqu'un bon vent vous guida vers nos rives,
Nous mêmes à vos pieds bien des prérogatives
Dont nous avons été si jaloux jusqu'ici ;

Notre respect vous fit plus grande qu'une reine ;
Car, par les dons du coeur doublement souveraine,
Vous régnez, ô princesse ! et gouvernez aussi !

1884

Le « Mayflower »

À Miss Mary Garfield.

Voyez-vous ce vaisseau qui plonge dans la lame ?
On lit un nom de fleur à sa poupe sculpté ;
C'est le berceau d'un peuple au gré des flots porté :
L'Ange de l'avenir le protège et l'acclame.

Ceux qui le montent fuient un sol persécuté,
Emportant avec eux les droits sacrés de l'âme ;
Et l'on voit, dans les plis de leur noble oriflamme,
Flotter au vent du ciel le mot de LIBERTÉ.

Ils s'en vont au désert – ô sainte confiance ! –
Pour y servir leur Dieu suivant leur conscience,
Sans s'incliner devant aucun vain oripeau...

Et, destins inouïs, ces preux au front austère
Qui cherchaient pour prier un libre coin de terre,
Sur la moitié du monde ont planté leur drapeau.

1880

Albani

au chevet funéraire de la reine Victoria.

Froide, et couronne au front, la morte bien-aimée
Reposait sur un lit de rose et de jasmin ;
Sombre, et debout devant la forme inanimée,
Pleurait le fils d'hier, monarque de demain.

Non loin se prosternait une autre renommée,
Artiste dont la gloire a doré le chemin,
Diva cent et cent fois des foules acclamée...
Le roi s'approcha d'elle et la prit par la main.

– Chantez ! dit-il : – Alors une voix chaude et tendre
Vibra dans le silence auguste, et fit entendre
Comme un long chant de deuil doucement sangloté...

Émotion suprême ! ineffable harmonie !
C'étaient la Royauté, la Mort et le Génie
Qui mêlaient devant Dieu leur triple majesté !

1901

À Rhéa

C'est la Muse elle-même, ô Rhéa, qui t'inspire,
Et t'ouvre à deux battants la porte du succès.
Marche ! et nos coeurs émus t'aplaniront l'accès
Des sommets où la gloire a fixé son empire.

Oui, nous t'applaudirons, noble artiste qui sais,
Soit que ta voix éclate ou sanglote ou soupire,
Animer parmi nous les héros de Shakespeare
Du pur souffle de l'art et de l'esprit français.

Tous les sentiments vrais te palpitent dans l'âme.
L'idéal même trouve un reflet de sa flamme
Dans ton jeu plein de charme et de virilité ;

Et rien qu'au seul aspect de ta grâce candide,
Chacun croit voir briller, sur ta tête splendide,
L'étoile du Génie au front de la Beauté !

1884

La « Henriette »

Yacht français en rade de Montréal.

Charmant petit vaisseau – naïade ou sirène –
Si gracieux à voir sur ton ancre affermi,
Orgueil de notre port dont le flot endormi
Reflète en son miroir ta beauté souveraine !

Que ta voile où jamais l'ouragan n'a frémi
Ne s'ouvre qu'à l'effort d'une brise sereine ;
Et que nos vagues n'aient pour ta svelte carène,
Charmant petit vaisseau, que des baisers d'ami !

Va, cours, élance-toi de rivage en rivages ;
Dans nos havres bruyants, sur nos ondes sauvages,
Sur nos grands lacs lointains ou nos fleuves déserts,

Va promener joyeux ta course vagabonde,
Et puisses-tu longtemps dérouler dans les airs
Les couleurs de la France au vent du nouveau monde !

1879

À Rosita

Aux frais bourdonnements des abeilles dorées,
Aux chants du rossignol se prolongeant sur l'eau,
Aux confuses rumeurs des limpides soirées,
Aux duos amoureux de l'onde et du roseau,

À l'orchestre enivrant des brises éplorées
Qui bercent des forêts l'harmonieux réseau,
N'as-tu pas dérobé ces notes inspirées
Qui vibrent, Rosita, dans ton gosier d'oiseau ?

Mais non, ô douce artiste ! ô belle charmeresse !
Des sons les plus divins la troupe enchanteresse
N'a jamais en nos coeurs créé plus doux émois ;

Car, vois-tu, quand la foule à ton chant suspendue,
Frémit d'enthousiasme et t'acclame, éperdue,
C'est un esprit d'en haut qui parle par ta voix !

1880

Pour un recueil de poésies canadiennes

Dans notre lande inculte, ami, comme l'abeille,
Butinant, voltigeant, vous avez çà et là
Cueilli bien des boutons, et vous dites : « Voilà
De ravissants bouquets ; j'en ai plein ma corbeille ! »

Je vous pardonnerais d'aller même au-delà ;
Mais mon enthousiasme avec lenteur s'éveille ;
Car pour que de nos jours le monde s'émerveille,
Il faut faire à ses yeux briller plus que cela.

N'importe ! aux champs qu'un ciel exotique illumine,
S'étalent trop souvent des fleurs dont l'étamine
Sous de riches couleurs cache un subtil poison.

Nos parterres, à nous, n'ont que d'humbles fleurettes,
Violettes des prés ou blanches pâquerettes...
Mais leurs fauves parfums n'ont pas de trahison.

1881

À S. E. Lady Aberdeen

À l'occasion de son départ.

Vous partez ! – C'est la loi du pauvre genre humain :
Nul lien que le temps ou le destin ne brise.
L'Ange des longs adieux prend le deuil, et la brise
De l'immense océan vous bercera demain.

Vos pas du vieux manoir reprennent le chemin ;
Et son antique seuil – radieuse surprise ! –
Joyeux, verra bientôt de votre grâce éprise,
La foule se presser pour baiser votre main.

Mais dans ces lieux chéris dont vous êtes la reine,
Où l'on doit adorer votre bonté sereine,
Dût-on vous accueillir en pliant les genoux,

Dût-on vous acclamer sans trêve et sans mesure,
Aux plus heureux des jours, Madame, soyez sûre
Qu'on ne vous aimera jamais mieux que chez nous !

1898

À S. E. Lady Minto

La scène était navrante. On voyait jour et nuit
– Un incendie avait presque rasé la ville –
Des groupes d'affamés, en haillons, sans asile,
Errer en sanglotant sur leur foyer détruit.

Pour ces infortunés chacun tend la sébile :
Et, chacun à son tour laissant tomber sans bruit
L'humble morceau de pain ou la pièce qui luit,
Des coeurs compatissants la cohorte défile.

Lors, un petit héros, fils de patriciens,
Sans mot dire, un instant s'éloigne un peu des siens
Et dans la foule, seul, crânement s'aventure.

Puis il revient, le front rayonnant, mais pieds nus...
– Comment ! et vos souliers, que sont-ils devenus ?
– Tiens ! je les ai donnés... puisqu'on est en voiture !

1900

À la mémoire de J.-N. Bienvenu

Ta tombe est maintenant morose et solitaire,
Ô Bienvenu, modeste ouvrier du devoir.
Et, seul, tu sens la neige et les frimas pleuvoir
Sur la terre où tu dors au fond du grand mystère.

Pourtant nul ne t'oublie, ô patriote austère,
Indomptable frondeur des abus du pouvoir ;
Et, devant ceux du jour, on s'étonne de voir
Ta plume se rouiller et ta bouche se taire.

Mais ta tâche est finie, ami, repose en paix
Sous les ombrages lourds et les gazons épais
Qui bientôt renaîtront au cimetière agreste.

Ne t'inquiète plus des luttes d'ici-bas :
Nous te succèderons dans les mêmes combats ;
Car, si tu n'es plus là, ton exemple nous reste !

1885

Le vieux Montréal

Dans leurs excursions des tropiques aux pôles,
Nos pères, à travers fleuves, monts et marais,
Avec leurs vieux mousquets gelés sur leurs épaules,
Ouvraient à deux battants les portes du progrès.

Sur le flanc des rochers ou du fond des forêts,
Leur baguette faisait surgir des métropoles...
C'est par eux, Montréal, que tu nous apparais
Désormais le front ceint d'un bandeau de coupoles.

Salut, pages où l'art a, d'un savant pinceau,
Su, presque pas à pas, retracer le berceau
D'un grand centre aujourd'hui peuplé de fortes races !

Chacun de nous, devant ce passé disparu,
Doit se dire, en voyant le chemin parcouru :
Nos aïeux étaient grands ; sachons suivre leurs traces !

1882

Châteaux en Espagne

Charmant pays du Cid et de Don Diego,
Espagne, Aragon, Castille, Andalousie,
Doux climats, où les vents sont chargés d'ambrosie,
Sol qu'adora Musset, et que chanta Hugo :

Souvent, l'aigrette au front comme un noble hidalgo,
Dans un nimbe vermeil, j'ai vu ma fantaisie
Cueillir dans tes jardins la fleur de poésie,
Et sous ton ciel d'azur danser le fier tango.

J'ai mainte fois erré dans tes vieux palais maures ;
Je me suis endormi sous tes verts sycomores ;
J'ai vu, près du flot clair qui baigne tes coteaux,

La tzigane à l'oeil noir mirer l'or de son pagne...
Et, sur tes bleus sommets j'ai bâti cent châteaux ;
Mais, hélas ! c'étaient tous des châteaux en Espagne.

1873

Réponse au sonnet d'Arvers

Non, non, votre secret n'était pas un mystère.
Cet amour éternel discrètement conçu,
Vous avez, ô poète, eu grand tort de le taire :
Celle que vous aimiez l'a toujours fort bien su.

Vous n'avez point passé près d'elle inaperçu ;
Votre âme à ses côtés n'était pas solitaire ;
Mais vous avez perdu votre temps sur la terre :
N'osant rien demander, vous n'avez rien reçu.

Les femmes ont le coeur aussi subtil que tendre :
Pas une, soyez sûr, qui marche sans entendre
Le moindre des soupirs exhalés sur ses pas.

À l'instinct de leur sexe uniquement fidèles,
Des centaines, croyant vos vers tout remplis d'elles,
Raillaient votre silence... et ne vous plaignaient pas.

1899

Variations sur le même sujet

Pour tous – elle excepté – ma vie a son mystère :
Un amour éternel depuis longtemps conçu.
Mon coeur en débordait ; pourtant j'ai dû le taire :
Nul profane ici-bas n'en a jamais rien su.

À distance je vis, discret, inaperçu ;
On me croit en ce monde un passant solitaire ;
Mais j'eus plus que ma part de bonheur sur la terre
Nul ne saura jamais tout ce que j'ai reçu.

Jamais femme ne fut plus qu'elle douce et tendre ;
Je la suis en silence, et sans paraître entendre
Les murmures flatteurs soulevés sur ses pas.

Et, tandis que, dans l'ombre, à mon secret fidèle,
Je trace en mon émoi ces vers tout remplis d'elle.
Plusieurs s'étonneront, et ne comprendront pas.

1888

Journaliste pieux

Sur le trottoir, un jour, vous heurtez par mégarde
Un être qui sans voir allait clopin-clopant.
Poli, vous demandez pardon au sacripant,
Qui baisse devant vous sa paupière hagarde.

Le sire, avec son air cauteleux et rampant,
Voudrait vous étripier, mais quelqu'un le regarde :
Il arrondit le dos et passe... Prenez garde !
Vous avez mis le pied sur un vilain serpent.

Voyez-le s'éloigner, il louvoie, il sournoise ;
Son astuce déjà songe à vous chercher noise ;
Il vous fera savoir demain ce qu'elle vaut.

Où va-t-il ? Inventer pour vous quelque supplice ?
Vous tendre un traquenard ? ameuter la police ?
Non, il va rédiger quelque article dévot !

1902

À propos d'un saint homme et d'un saint journal

C'est un cuistre dévot au regard torve et louche,
Qui, dans un lourd pamphlet d'où suinte le dégoût,
Pond quatre fois par mois un immonde ragoût
D'articles papelards qu'aurait signés Cartouche.

Vil grimaud sans talent, sans vergogne et sans goût,
Le lâche empoisonneur salit tout ce qu'il touche ;
Son torse est engorgé de venin, et sa bouche
Éructe un vent de peste en des hoquets d'égoûts.

Ce pieux pénitent qui dans l'ombre festine,
D'une semaine à l'autre, au fond de sa sentine,
Diffame et calomnie à plume que veux-tu ;

Prose de sacristie avec du fiel écrite...

– Et comment nomme-t-on cette feuille hypocrite ?

– Le nom du saint journal ? parbleu, c'est *La Vertu* !

1902

Tombe isolée

À Varennes, pays de calme et de bien-être,
Au milieu d'un enclos ombragé de grands fûts,
Blanche, parmi le vert des herbages touffus
Une pierre tombale est là sous ma fenêtre.

Pauvre mort délaissé ! je ne veux rien connaître
Ni même soupçonner rien de ce que tu fus ;
Pourtant à ta pensée un sentiment confus
De troublante pitié me hante et me pénètre.

Serait-ce que la mort elle-même a le don
Au-delà du cercueil de sentir l'abandon ?
La tombe a-t-elle aussi ses ennuis ? non sans doute ;

Mais le coeur, pauvre coeur – à quoi bon le nier ? –
Est bien fait pour aimer sans fin, puisqu'il redoute
Jusqu'au fond du tombeau l'isolement dernier.

1899

Adieu

À Son Excellence Lady Minto.

Madame, vous avez passé dans notre Histoire
Ainsi qu'un météore au lumineux sillon,
Ou plutôt comme un vol vibrant de papillon
Teintant ses ailes d'or d'un poudroisement de gloire.

Et vous allez partir !... Mais, charmant médaillon,
Votre douce figure au fin profil d'ivoire
A conquis pour toujours place en notre mémoire,
Nimbée à tout jamais d'un immortel rayon.

Car, dans le tourbillon doré qui vous entraîne,
Pour nous, vous resterez longtemps la souveraine
Que nos petits enfants apprendront à bénir.

Vous règnerez absente au fond de nos pensées ;
Et plus tard, remontant vers les scènes passées,
Nos coeurs tressailleront à votre souvenir.

La mort

Pourquoi craindre la mort, la grande inévitable ?
Qu'elle soit le repos, qu'elle soit le réveil,
Pourquoi de cette aurore ou de ce bon sommeil,
Se faire sans raison un spectre redoutable ?

Aucun fantôme n'est effrayant au soleil ;
De même qu'on accueille un ami véritable,
Si l'Hôte au front pâli, prend place à notre table,
Levons en son honneur la coupe au jus vermeil !

Pour moi, je me confie à la Justice immense ;
Or, ta justice, à toi, Seigneur, c'est la Clémence !
Aussi, par ta bonté céleste rassuré,

Quand le terme viendra de ma course éphémère,
Je pencherai ma tête, et je m'endormirai
Sans peur, comme un enfant sur le sein de sa mère !

1906

L'année canadienne

Janvier

La tempête a cessé. L'éther vif et limpide
A jeté sur le fleuve un tapis d'argent clair,
Où l'ardent patineur à l'envol intrépide
Glisse, un reflet de flamme à son soulier de fer.

La promeneuse, loin de son boudoir tépide,
Bravant sous les peaux d'ours les morsures de l'air,
Au son des grelots d'or de son cheval rapide,
À nos yeux éblouis passe comme un éclair.

Et puis, pendant les nuits froidement idéales,
Quand, au ciel, des lambeaux d'aurores boréales
Battent de l'aile ainsi que d'étranges oiseaux,

Dans les salons ambrés, nouveaux temples d'idoles,
Aux accords de l'orchestre, au feu des girandoles,
Le quadrille joyeux déroule ses réseaux.

1878

Février

Aux pans du ciel l'hiver drape un nouveau décor ;
Au firmament l'azur de tons roses s'allume ;
Sur nos trottoirs un vent plus doux enfle la plume
Des petits moineaux gris qu'on y retrouve encor.

Maint coup sec retentit dans la forêt qui dort ;
Et, dans les ravins creux qui s'emplissent de brume,
Aux franges du brouillard malsain qui nous enrhume
L'Orient plus vermeil met une épingle d'or.

Fôlatre, et secouant sa clochette argentine,
Le bruyant Carnaval fait sonner sa bottine
Sur le plancher rustique ou le tapis soyeux ;

Le spleen chassé s'en va chercher d'autres victimes ;
La gaîté vient s'asseoir à nos cercles intimes...
C'est le mois le plus court : passons-le plus joyeux !

1878

Mars

Adieu les jours sereins, et les nuits étoilées !
La neige à flocons lourds s'amoncelle à foison
Au penchant des coteaux, dans le fond des vallées :
C'est le dernier effort de la rude saison.

C'est le mois ennuyeux, le mois des giboulées ;
Des frimas cristallins l'étrange floraison
Brode ses fleurs de givre aux branches constellées ; –
Là-bas un trait bronzé dessine l'horizon.

Le vieux chasseur des bois dépose ses raquettes ;
Plus d'originaux géants, plus de biches coquettes,
Plus de course lointaine au lointain Labrador.

Il s'en consolera, dans la combe voisine,
En regardant monter sur un feu de résine
La sève de l'érable en brûlants bouillons d'or.

1878

Avril

La neige fond partout ; plus de lourde avalanche.
Le soleil se prodigue en traits plus éclatants ;
La sève perce l'arbre en bourgeons palpitants
Qui feront sous les fruits, plus tard, plier la branche.

Un vent tiède succède aux farouches autans ;
L'hirondelle est absente encor ; mais en revanche
Des milliers d'oiseaux blancs couvrent la plaine blanche,
Et de leurs cris aigus rappellent le printemps.

Sous l'effluve fécond il faut que tout renaisse...
Avril c'est le réveil, avril c'est la jeunesse.
Mais quand la Poésie ajoute : *mois des fleurs* –

Il faut bien avouer – nous que trempe l'averse,
Qu'entraîne la débâcle, ou qu'un glaçon renverse –
Que les poètes sont d'aimables persifleurs.

1878

Mai

Hozanna ! La forêt renaît de ses ruines ;
La mousse agrafe au roc sa mante de velours ;
La grive chante ; au loin les grands boeufs de labours
S'enfoncent tout fumants dans les chaudes bruines ;

Le soleil agrandit l'orbe de son parcours ;
On ne sait quels frissons passent dans les ravines ;
Et dans l'ombre des nids, fidèle aux lois divines,
Bientôt battra son plein la saison des amours.

Aux échos d'alentour chantant à gorge pleine,
Le semeur, dont la main fertilise la plaine,
Jette le froment d'or dans les sillons fumés.

Sortons tous ; et, groupés sur le seuil de la porte,
Aspirons à loisir le vent qui nous apporte
Comme un vague parfum de lilas embaumés.

1878

Juin

L'Été met des fleurs à sa boutonnière ;
Au fond des taillis et dans les roseaux,
Ivres de soleil, les petits oiseaux
Entonnent en chœur l'hymne printannière ;

Sur les clairs sommets, les champs et les eaux,
Tombent de l'azur des jets de lumière ;
Au nid, au palais et sous la chaumière,
Le parfait amour tourne ses fuseaux.

Sous les bois touffus la source murmure ;
La brise en jouant berce la ramure ;
Le papillon vole au rosier fleuri ;

Tout chante, s'émeut, palpite, étincelle...
Transports infinis ! joie universelle !
À son créateur la terre a souri !

1878

Juillet

Depuis les feux de l'aube aux feux du crépuscule,
Le soleil verse à flots ses torrides rayons ;
On voit pencher la fleur et jaunir les sillons :
Voici les jours poudreux de l'âpre canicule.

Le chant des nids a fait place au chant des grillons ;
Un fluide énervant autour de nous circule ;
La nature, qui vit dans chaque animalcule,
Fait frissonner d'émoi tout ce que nous voyons.

Mais quand le bœuf qui broute à l'ombre des grands chênes
Se tourne haletant vers les sources prochaines,
Quel est donc, dites-vous, ce groupe échevelé

Qui frappe les échos de ses chansons rieuses ?
Hélas ! c'est la saison des vacances joyeuses...
Comme il est loin de nous ce beau temps envolé !

1878

Août

C'est la fenaison ; personne ne chôme.
Dès qu'on voit du jour poindre les blancheurs,
En groupes épars, les rudes faucheurs
Vont couper le foin au sauvage arôme.

Au bord des ruisseaux, d'indolents pêcheurs
Des saules pensifs dorment sous le dôme ;
Et, le soir venu, l'air qui nous embaume
Apporte déjà d'étranges fraîcheurs.

Mais, quand midi luit sur les fondrières,
Deux à deux, cherchant de blondes clairières
Où la mousse étend son beau tapis vert,

Des couples rieurs vont sous la feuillée
Par un beau ciel d'or tout ensoleillée,
Le panier au bras, mettre le couvert.

1878

Septembre

L'atmosphère dort, claire et lumineuse ;
Un soleil ardent rougit les houblons ;
Aux champs, des monceaux de beaux épis blonds
Tombent sous l'acier de la *moissonneuse*.

Sonore et moqueur, l'écho des vallons
Répète à plaisir la voix ricaneuse
Du glaneur qui cherche avec sa glaneuse,
Pour s'en revenir, des sentiers plus longs.

Tout à coup éclate un bruit dont la chute
Retentit au loin, et que répercute
Du ravin profond le vaste entonnoir.

N'ayez point frayeur de ce tintamarre ?...
C'est quelque nemrod qui, de mare en mare,
Poursuit la bécasse ou le canard noir.

1878

Octobre

Les feuilles des bois sont rouges et jaunes ;
La forêt commence à se dégarnir ;
L'on se dit déjà : L'hiver va venir,
Le morose hiver de nos froides zones.

Sous le vent du nord tout va se ternir...
Il ne reste plus de vert que les aulnes,
Et que les sapins dont les sombres cônes
Sous les blancs frimas semblent rajeunir.

Plus de chants joyeux, plus de fleurs nouvelles !
Aux champs moissonnés les lourdes javelles
Font sous leur fardeau crier les essieux.

Un brouillard dormant couvre les savanes ;
Les oiseaux s'en vont, et leurs caravanes
Avec des cris sourds passent dans les cieux !

1878

Novembre

Jours de deuil ! plus de nids sous le feuillage vert ;
Les chantres de l'été désertent nos bocages ;
On n'entend que le cri de l'oiseau dans les cages,
Avec les coups de bec sonores du pivert.

De jaunissants débris le gazon s'est couvert ;
Les grands bœufs tristement reviennent des pacages ;
Et la sarcelle brune, au bord des marécages,
Prend son essor pour fuir l'approche de l'hiver.

Aux arbres dépouillés la brise se lamente ;
À l'horizon blafard, l'aile de la tourmente
Fouette et chasse vers nous d'immenses oiseaux gris...

Des passants tout en noir gagnent le cimetière ;
Suivons-les, et donnons notre pensée entière,
Pour un instant, à ceux que la mort nous a pris.

1878

Décembre

Le givre étincelant, sur les carreaux gelés,
Dessine des milliers d'arabesques informes ;
Le fleuve roule au loin des banquises énormes ;
De fauves tourbillons passent échevelés.

Sur la crête des monts par l'ouragan pelés,
De gros nuages lourds heurtent leurs flancs difformes ;
Les sapins sont tout blancs de neige, et les vieux ormes
Dressent dans le ciel gris leurs grands bras désolés.

Des hivers boréaux tous les sombres ministres
Montrent à l'horizon leurs figures sinistres ;
Le froid darde sur nous son aiguillon cruel.

Évitons à tout prix ses farouches colères ;
Et, dans l'intimité, narguant les vents populaires,
Réchauffons-nous autour de l'arbre de Noël.

1878

Épilogue

À mes sonnets

*Pauvres petits oiseaux que le caprice enlève
Aux paisibles abris de vos taillis secrets,
Vous allez demander aux regards indiscrets
Un peu de cet éclat que toute enfance rêve.*

*Pauvres petits oiseaux, sur vos humbles attraits
Vous voulez, dites-vous, que l'aurore se lève...
Mais dans les pleurs souvent un beau songe s'achève,
Et la gloire a coûté bien des cuisants regrets.*

*N'importe ! ouvrez au vent vos ailes frémissantes.
Bravez, petits oiseaux, nos saisons menaçantes :
La tempête a toujours son lendemain vermeil ;*

*La pelouse a des tons plus verts après l'averse ;
Et l'azur vif où nul nuage ne se berce
Ne sait pas refléter les rayons du soleil.*

1879

Table

Prologue	5
Paysages	6
Les Mille-Îles	7
Le Niagara.....	8
Les « marches naturelles ».....	9
Le cap Trinité.....	10
Le Montmorency.....	11
Le lac de Beloeil	12
Le Saguenay.....	13
Le cap Tourmente	14
Le rapide	15
Le lac de Beauport	16
Caughnawaga.....	17
Spencer Wood.....	18
Le Bois de la Roche	19
Montebello	20
Longefont.....	21

Gill'mont.....	22
Castel-Biray	23
Le Platon	24
Amitiés	25
À Pamphile Le May	26
Amitié	27
À M. Louis Herbette	28
À Lisette.....	29
Noces de diamant.....	30
À Mme Éliza Frank.....	31
À Miss Winnie Howels.....	32
À M. et Mme R. D... ..	33
Le printemps	34
À Lucien	35
Cinquième anniversaire de mariage.....	36
À M. de Siarit.....	37
À mon ami Alphonse Leduc	38
À Jehin-Prume	39
À Mme Angéline B***	40
À Nérée Beauchemin	41
À Alfred Garneau.....	42

À Mme Joseph Cauchon	43
À M. de Berluc-Perussis	44
Pour l'album de Mme H. Mercier	45
Présent de noce	46
À Paul Vibert	47
Dixième anniversaire de mariage	48
À Adolphe Poisson	49
À Mmes Élodie H***, Cordelia de B*** et Angéline C***	50

Intimités51

À ma femme.....	52
Chère relique	53
Lui	54
En mer	55
Ma petite Louise	56
À ma petite Pauline	57
À mes enfants.....	58
À mon frère Achille	59
À ma soeur Marie	60
À Mme Oscar Dunn	61
À Mlle Honorine Chauveau	62

À Mlle Yvonne Leduc	63
Vieux souvenir	64
Ma petite chaise	65
À mon filleul, Louis Bergevin	66
Le crêpe.....	67
Fiat voluntas.....	68
À mes filles	69
À M. le colonel Damelin court	70
Au frère Stephen	71
À Mlle Almita Leduc	72
À ma petite-fille Emma.....	73
Mélanges	74
La France	75
Toast à la France	76
À Léon XIII	77
À S. A. R. la marquise de Lorne	78
Le « Mayflower »	79
Albani.....	80
À Rhéa	81
La « Henriette »	82
À Rosita	83

Pour un recueil de poésies canadiennes	84
À S. E. Lady Aberdeen	85
À S. E. Lady Minto	86
À la mémoire de J.-N. Bienvenu.....	87
Le vieux Montréal.....	88
Châteaux en Espagne	89
Réponse au sonnet d'Arvers	90
Variations sur le même sujet.....	91
Journaliste pieux	92
À propos d'un saint homme et d'un saint journal	93
Tombe isolée.....	94
Adieu.....	95
La mort.....	96
L'année canadienne	97
Janvier.....	98
Février.....	99
Mars	100
Avril.....	101
Mai	102
Juin.....	103
Juillet.....	104

Août	105
Septembre	106
Octobre.....	107
Novembre.....	108
Décembre	109
Épilogue	110
À mes sonnets	111

Cet ouvrage est le 170^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.